

Mots d'enfants

Autor(en): **Jaquet-Cerez, B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 50

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214312>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

président du conseil d'Etat de Genève et qui vient d'être élu président de la Confédération pour 1919, prononça, à cette occasion, un éloquent discours, dont voici un passage :

« Les souvenirs de l'Escalade, chers à tout cœur genevois, sont de ceux qui peuvent se célébrer sans arrière-pensée aucune. Les adversaires contre lesquels nos pères défendaient, en 1602, l'indépendance de la cité sont aujourd'hui des amis, qui savent qu'en célébrant la mémoire de nos ancêtres, aucun sentiment quelconque d'hostilité ne nous anime.

« Il est bienfaisant et salutaire, a ajouté M. Ador, de se recueillir parfois pour plonger un regard dans le passé, pour y chercher d'utiles enseignements et des directions. L'histoire est une grande éducatrice; il n'en est pas de plus réconfortante, qui élève plus les cœurs, que celle de la République de Genève. Elle nous apprend qu'il ne faut jamais perdre courage; que l'union des citoyens dans un commun amour de la patrie fait la force même des plus faibles, que le citoyen se doit tout entier à son pays, que les libertés politiques ne se conservent qu'au prix de sacrifices, de dévouement et d'abnégation. Souhaitons que les hommes de la génération actuelle, qui ont devant eux de si grandes et si belles tâches à remplir, comprennent toujours mieux que c'est en s'inspirant des sentiments élevés qui animaient nos pères qu'ils serviraient le plus utilement la patrie. »

Après ce discours, le public a défilé devant le monument pendant que la Fanfare municipale jouait l'hymne national suisse.

LES VIEUX POÈTES

Eve et le serpent.

Le perfide serpent par ses flatteurs discours,
Fit tant qu'Eve commit la faute la plus lourde :
Ah ! quel bonheur pour nous si l'auteur de nos jours
Eût créé l'un muet, ou formé l'autre sourde.

COCQUARD.

Ne pressons rien.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien :
Prendre femme est une étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

MAUCROIX.

Le brutal.

Batte sa femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer,
Tu vas passer pour un infâme.
Compère, l'on sait bien qu'il faut battre sa femme;
Mais il ne faut pas l'assommer.

CAILLY.

La femme du moribond.

Un boucher moribond, voyant sa femme en pleurs,
Lui dit : « Ma femme, si je meurs,
Comme à notre métier un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, ferait bien ton affaire :
C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connais;
Epouse-le, crois-moi, tu ne saurais mieux faire ! »
— Hélas ! dit-elle, j'y songeais.

BARATON.

Epitaphe.

Ci gît ma femme. Ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien !

CES « POISON » DE GOSSES

L'AUTRE jour, il y avait grand émoi dans la principale rue du village : attroupement, vociférations, menaces, etc. Le garde-champêtre conduisait par l'oreille deux mauvais garnements qui s'étaient avisés, au sortir de l'école, d'aller sonner à la porte de Mlle N., ancienne commerçante retraitée, et ensuite de prendre la poudre d'escampette.

« Pensez donc quelle audace !... Cela mériterait... »

— Parfaitement, pour le moins trois jours de cachot, au pain et à l'eau.

— Il faudra dans tous les cas que Monsieur le syndic les envoie aux « Croisettes ».

— Eh bien oui, ajouta la monitrice de l'école du dimanche, *de nos jours*, il n'y a plus d'enfants !... Ils ne pensent qu'à commettre de vilaines actions malgré les exhortations qu'on leur prodigue chaque dimanche. Il y a trois semaines, l'un de ces petits vauriens ne s'est-il pas avisé de venir cueillir une baguette dans le bosquet de mon jardin, là, sous mes fenêtres. Il a du reste été puni comme il le méritait, je me suis plainte à M. le régent.

— Ah ! *de notre temps*, soupira Léon, le boursier communal, *on* était tout de même mieux élevés; nos parents ne nous permettaient pas de faire des niches et *on* était mieux tenus à l'école.

Telle est la petite scène à laquelle j'assistais en passant dans le village de S. et tout naturellement, en continuant philosophiquement mon chemin, je tâchai de me souvenir ce que nous étions *de notre temps*, c'est-à-dire lorsque nous étions enfants.

Oh ! n'allez pas croire que nous allions sonner aux portes ! du reste une seule maison du village possédait en ce temps-là une sonnette d'entrée; nous n'y allions pas, et pour cause ! Nous nous bornions tout au plus à arroser copieusement de gros cailloux le chien attaché à la porte de la maison, lequel ne pouvait se défendre qu'en nous montrant ses énormes crocs menaçants.

Ah ! *de notre temps*, les belles parties se faisaient surtout en hiver, par la neige. Un édit de M. le régent et de la Commission d'école voulait que nous fussions rentrés dans nos demeures à 6 heures du soir; aucune exception n'était admise; mais que de *contrebande* ! Le théâtre de nos exploits et le but de nos entreprises était surtout « la Cheminée de la Claudine » comme on l'appelait alors. Il est vrai que cette cheminée par sa forme et par sa situation, semblait tout spécialement faite pour recevoir nos boules de neige; ah ! que nous étions heureux lorsque celles-ci pouvaient en atteindre l'orifice; alors, nous nous enfuyions, poursuivis par la pauvre vieille en ébullition. Une enquête dirigée par M. le régent ou par M. le pasteur n'aboutissait naturellement à aucun résultat.

Et lorsque nous allions heurter à la fenêtre du « Moneur » !.. (on appelait ainsi un vieux et pauvre bonhomme qui avait rendu de nombreux services à la société, mais qui était resté pauvre et qui ne demandait qu'à vivre en paix). Quelquefois même un carreau de la fenêtre volait en éclats et toute la bande détalait.

Et encore, les premiers salutistes apparus « au Verdun » que n'eurent-ils pas à souffrir ! et combien de fois durent-ils supporter les invectives des gamins *de notre temps*.

Il est vrai que parfois, on se faisait prendre en flagrant délit, mais la punition n'était pas très forte et dans tous les cas jamais en rapport avec la faute commise, etc., etc.

Ayons le courage de l'avouer : *de notre temps*, nous n'étions guère meilleurs et peut-être même plus mauvais que les gamins d'aujourd'hui ! Sachons donc ne pas être trop sévères pour leurs petites peccadilles qui doivent souvent nous amuser plutôt que nous fâcher.

OCTAVE D.

La livraison de décembre 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Paul Sirven. Lecomte de Lisle. — C. Delay. Le bolchévisme et l'Okhrana. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague. Roman. (*Neuvième et dernière partie.*) — Okakura Kakuzo. Le livre du thé. (*Quatrième et dernière partie.*) — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. (Se-

conde partie.) — Vahiné Papaa. Croquis africains. — Frédéric Barbey. La guerre en Belgique il y a deux siècles. (*Seconde et dernière partie.*) — Chroniques allemande (Antoine Guillard); suisse romande (Maurice Milioud); scientifique (Henry de Varigny); politique (Ed. Rossier). Table des matières du tome XCII. Revue des livres.

La Bibliothèque Universelle paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

LO CAFÉ

ENTRA ! le fenné baivan lo café, entra pi,
Câ po cein jamé nion n'a pu lè déreindzi.
Crâio que s'on criav'au fû ! la maison
[bourlé !]

To lo premi, ma fâi, sovéran lè z'écouallé,
Et ellia qu'arâi lo mî de preseece d'esprit
Preindrâi la cafetière et lo po au lassi.
Cousena, se vo pliê, allein, on écoualett,
Teni, dépatzi-vo. — Grand massi, pas'n gotta —
— Martze-t-on su on pi, cousena, dité dan !
— Allein, po lo respêt, mâ ne vâ rein de pan
— On écoualetté onco, cousena — Mâ, que crâio,
Cousena, vo volliâi me tormeintâ. Lo vâio,
Féin aré trau délau. — Min de ellia complimein,
Cein qu'é bon va pè trâi — Se vo volliâi, allein !
— On écoualetté onco. — Na, na, vertabliamein,
Cein me farâi chautâ — Bah ! lei a bin onco
Quôque petit catzet de vouido; vaide-vo,
Ne lâi pau cazu rein dedein cliaa z'écoualetté.
— Na, na, ie ne vû pas. — Vouâiti que san

[petiouté]
— Allein puisque lo fô. — Cousena, sein façon,
On écoualetté onco. — Po stu iâdzo l'è bon
Sindiqua, ie foudrâi po cein, itre on bosset
Câ de melliaa café, ne s'ein bâi rein nioucet
Vo lo dio — Eh bin ! dan, se fô vo crâio onco...
I'ein é trau, i'ein é trau ! j'ein é bin bu on pot.
— Vo fâ-tè môt pètitre ? — O po cein na, cousena,
To l'invê, câ mè môt à la tîl'â, l'estoma,
Mê lè fâ ti parti — Lé justamein po cein
Que voz'ein vu bailli onco iena — Pe rein !
Ora, escûsâ-mé, i'ein é prau po on iâdzo —
Allein, teni — Pe rein ! — Po la santâ ! corâdzo !
— Adan ne porrè pâ vo refusâ, cousena,
— On écoualetté onco, teni, pe rein què iena.
Ma fion ! po la vèrêta, i'ein é dza tan qu'au cou
— Bah ! bah ! vo badenâ, vo z'ein âi bu se pou.
— Vâi ma quinna besson, dau lassi et dau sucro
Et pu dei petits pans, et pu onco dau bâro
Peinsâ tâi ie porrè mè grisâ à la fin
— No vollein assèyi, po mî j'amèrè bin
Vo vèrè gris' on iâdzo. Fède-mé ci pliési
— L'è vèrêta fôt' au mein, se ne pu me teni,
— On écoualetté onco — Oh ! quand l'è prau

[l'è bon]
Sat écoualetté fan, que crâio, ôquié dé rion.
Na on battiau ma fâi, n'ein bérâi pas atan
— Vo ne partetrâi pâ, sat écoualetté fan
On compto q'n'è pâ rion, vo ne drumira pâ
Mâ vâio, lo café s'è on bocon trobbia.
Lisette refa z'ein, mâ dité vollein no
Cousena ein refèrè et ein rebairò onco ?
Ie peinois bin que na, n'ein ein pas bu se pou
Câ la vretâ sâi dete, ein é bin tan qu'au cou.

L. FAVRAT.

MOTS D'ENFANTS

Nous avons reçu la lettre que voici :

Mon cher Conteur,

IL est des propos d'enfants qui ont une saveur originale. Je me permets de t'envoyer deux mots d'une petite fille de trois ans et quelques mois; peut-être amuseront-ils d'autres enfants plus grands qui te lisent, gentil Conteur.

« Le jour où nos braves soldats mobilisés passaient à travers Montreux, les uns en tram, en chars, même en bateau, et beaucoup plus encore à pied, une petite fille, arrivant de la campagne, sautillait, joyeuse de tout le va et vient sur un trottoir de la Rouvenaz, toute pavoisée. Soudain, une trépidation s'entend, et, en coup de vent, passe un side-car où l'enfant aperçoit deux militaires. Elle s'arrête, surprise, puis

court à sa maman en criant : « Maman... un soldat dans un panier... ça c'est rare ! »

Cette même petite fille, croquant une tartine au miel, demande : « Mais, dis tante Miquette, c'est les abeilles qui font le miel ?... Et les guêpes, est-ce qu'elles font aussi du miel ? »

— Oui, répond la tante, seulement elles le gardent pour elles...

— Alors il faut les *traire*, puisqu'elles ne veulent pas le donner.

C'est authentique, cher *Conteur*.

Une abonnée de vieille date :

B. JAQUET-CEREZ.

ADIEU À LA TERRE HELVÉTIQUE

Les lignes suivantes, que reproduit la *Feuille d'avis* de Ste-Croix, terminent quelques pages écrites par un interné français, à la veille de son rapatriement.

CHER petit pays, écrit en terminant l'interné français, il faut que je te quitte, et la joie du retour ne me fera pas oublier la tristesse de notre séparation.

» Mais avant de te laisser sous la protection du Grand-Maitre, je tiens à te dire que dans cette France que tu aimes, je veux me montrer digne de toi en faisant là-bas mon devoir, tout mon devoir. Le souvenir de tes montagnes protectrices, de ton affection toute maternelle et de l'amitié si sincère de tous les tiens, ne sera pas une chose que le temps efface, mais une pensée bien consolante qui me suivra dans mes joies comme dans mes détresses.

» Comment faire pour te remercier de tout cela, cher petit pays !... Quand l'heure du départ sera venue, je voudrais pouvoir embrasser tous ceux des tiens que j'aime et qui m'aiment et leur dire toute mon affection. Dans ce moment solennel, ma parole, étreinte par une invincible émotion, s'arrêtera, mon cœur brisé ne sera plus fort, mais tu comprendras, pour toi et pour tous les tiens, la reconnaissance infinie qui remplira mon cœur, et les larmes qui couleront sur mes joues à l'instant suprême des adieux.

LA SOLUTION DU PROBLÈME

Plusieurs de nos lecteurs nous ont adressé la solution du problème que nous avons posé samedi dernier. Nous ne pouvons publier toutes ces solutions ; nous nous bornons donc à donner l'une de celles qui nous ont paru les plus simples.

L'énoncé serait plus clair s'il disait « courant l'un contre l'autre » au lieu de « parcourant dans deux sens opposés ». Il y a plusieurs solutions.

« Voici l'une des plus simples :

A et B, courant l'un contre l'autre, font $\frac{1}{2}$ piste en 3 minutes 20 secondes, soit $\frac{10}{3}$ min. En $\frac{20}{3}$ min. ils feraient donc, dans les mêmes conditions, la piste entière ;

soit, en 1 min., 1 piste : $\frac{20}{3} = \frac{3}{20} = \frac{9}{60}$

A, seul, fait par minute, $\frac{1}{12}$ piste = $\frac{5}{60}$

B, la différence $\frac{4}{60}$

Avance de A sur B, par minute, $\frac{1}{60}$ de la piste, soit 30 mètres.

Piste entière 30 mètres $\times 60 = 1\text{k.}800$ mètres. »

Ont envoyé la solution : Mlle Hélène Piller, à Maraçon ; MM. V. Bissat, maître au collège scientifique, Bex ; Aristide Robert, Chaux-de-Fonds ; M. Clavel, Echallens ; M. T., Morges ; M. A. Pavillon, instit., Bournens ; H.-B. Crausaz, Lausanne ; un fidèle abonné.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

41

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Dès que mon oncle fut éveillé, et tandis qu'il s'habillait, je me fis redire toutes les circonstances de sa visite de la veille. Pour me complaire, le bon vieillard les racontait de nouveau une à une, avec un ton de sécurité qui, me faisant illusion, ranimait mon espoir et renouvelait mes transports. Toutefois je trouvais trop de réserve aux paroles d'Henriette, et quand je venais à songer aux terribles préventions que ma conduite et les discours de mon oncle avaient dû jeter dans l'esprit susceptible du géomètre, je perdais de nouveau tout l'espoir que je venais de ressaisir.

Cependant dix heures allaient sonner. Avec une anxiété croissante, je rappelai à mon oncle tout ce qu'il avait à dire, et nous convînmes qu'aussitôt sa démarche faite, il monterait directement à mon atelier, où j'allais l'attendre.

J'y étais établi depuis quelques instants, lorsqu'on entra dans la chambre d'Henriette. Je distinguai le pas de deux personnes, et, à divers signes, je fus bientôt certain que c'était elle et sa mère.

Cette certitude me causa un tel mécompte, que je m'imaginai que tout était perdu. Depuis l'entretien que j'ai rapporté, je m'étais toujours figuré que cette bonne dame, confiante des intimes pensées d'Henriette, était disposée à m'accueillir avec faveur, et que désireuse avant tout de confier sa fille à un jeune homme honnête, elle serait auprès du géomètre mon meilleur avocat, le seul du moins sur lequel je pusse compter. En les voyant donc, elle et sa fille, abandonner la place dans un moment si décisif et laisser mon oncle à la merci du géomètre, tout imbu de préventions qu'elles ne pouvaient sûrement pas partager au même degré que lui, je jugeai mes vœux repoussés à l'avance. Dans cette situation désespérée, je résolus de profiter des moments pour tenter une dernière ressource ; c'était de me présenter devant ces dames et de m'efforcer, en leur laissant voir toute l'ardeur et la sincérité de mes sentiments, de les intéresser en ma faveur. J'allai frapper à la porte ; Henriette m'ouvrit.

La propre honte de cette jeune fille, si vivement peinte sur son visage, put seule me faire surmonter la mienne.

« Puis-je, mesdames, leur dis-je d'une voix émue, me présenter quelques instants devant vous ? »

— Entrez, monsieur Jules, » dit aussitôt la mère.

Elle se tut après ces mots, et me considérant en silence, des larmes commencèrent à ruisseler de ses yeux... « Que vouliez-vous nous dire ? reprit-elle d'une voix altérée par les pleurs.

— Je voulais, madame, avant que votre famille décide de mon sort, vous avoir vue... vous avoir parlé... et je suis embarrassé à le faire... Je voulais dire à mademoiselle Henriette que dès longtemps mon unique bonheur est de l'aimer, de l'admirer, d'envier par-dessus toute chose au monde l'honneur d'associer mon sort au sien... à vous, madame, que je vous aimerais comme la mère que je n'ai plus ; que vous confieriez votre fille sans la perdre... que sais-je ? Chère madame, votre vue me pénètre d'émotion et de respect ; j'entends le langage de ces larmes que vous répandez... je crois que je saurai y répondre. »

Pendant que je parlais ainsi, Henriette, moins émue, me considérait en écoutant attentivement mes paroles. « Henriette, lui dit sa mère, parlez à ce jeune homme... Vous perdez, mon enfant ! non, je ne saurais aborder cette pensée... vous êtes ma vie ! »

— Jamais, dit Henriette avec une fermeté que tempérait un accent modeste, jamais, maman, je ne me donnerai qu'à celui qui sera votre fils !... Monsieur, je suis plus embarrassée que vous à parler... Je vous connais peu... Je sais votre demande, et je ne sais pas votre caractère... Je vois beaucoup d'hommes qui passent pour des époux recommandables, et dont je ne ferais pas d'estime... Et puis, quitter mes parents !... »

Ici la voix d'Henriette s'altéra et ses larmes coulèrent.

« Non ! sans les quitter, sans les quitter jamais,

mademoiselle, si du moins ils voulaient m'accueillir... »

— Je leur appartiens, monsieur Jules, reprit Henriette avec plus de calme. Je n'ai pas d'expérience et ils en ont. Je ne vous repousse point ; qu'ils décident, je serai ce qu'ils veulent que je sois... »

Dans ce moment la porte s'ouvrit.

« Je ne vous cherchais pas ici ! dit le géomètre en s'adressant à moi. Au surplus, restez ; j'allais vous faire venir.

— Bonjour, ma chère enfant, » dit mon oncle Tom, en prenant la main d'Henriette pour la baiser. Puis se tournant vers la mère : « Et vous, chère madame, courage, courage !... Si vous connaissiez ainsi que moi ce garçon-là depuis vingt et un ans, vous auriez confiance... comme moi j'ai confiance et plaisir à le voir rechercher cette charmante personne, qui est un vrai joyau... Mais laissons parler celui à qui il appartient. »

Mon oncle s'assit ; je demeurai debout auprès d'Henriette, et nous écoutâmes le géomètre.

« A dix heures, dit-il, j'ai reçu M. Tom. Je rends justice, monsieur Jules, à la sincérité de vos sentiments et à l'honnêteté de vos vœux ; mais vous avez un caractère faible, vacillant, timide, là où il convient d'être ouvert : c'est un défaut qui ôte aux intentions honnêtes ce trait de franchise que l'on s'attend à y trouver. Je sais aussi que vous ne possédez rien autre chose que cette somme d'argent que j'ai vue hier. Ainsi vos ressources se réduisent à des espérances, et, sous ce rapport, votre situation manque des garanties que mon devoir est d'exiger. Je comptais en conférer avec vous mesdames ; mais, puisque tous les intéressés sont ici présents, je vais dire franchement ma pensée.

« Messieurs, je n'ai jamais compté sur un gendre riche, je ne l'ai pas désiré, en sorte que la situation de M. Jules, telle qu'elle vient de m'être exposée, ne serait point un obstacle à ce qu'il obtint mon consentement à cette union, si toutefois ces dames y joignaient le leur... Mais, continua-t-il en s'animant, ce à quoi je tiens, je tiens uniquement, c'est au bonheur de ma fille ! et ce bonheur, je le place dans l'affection fidèle, dans la confiance commune, dans le labeur, dans la conduite, dans une vie austère et irréprochable... et je ne le place pas ailleurs. Je sais, messieurs, ce que vaut mon enfant ! et celui qui ne lui apporterait pas tous ces biens serait indigne de l'avoir pour épouse, comme il serait l'objet de toute ma haine et de tout mon mépris !... »

Le géomètre s'arrêta quelques secondes, non pas attendant, mais profondément ému ; puis, poursuivant avec plus de calme : « Vous comprenez à présent, messieurs, pourquoi je ne tiens pas à la fortune... Ces biens, ces garanties que je demande, que je veux, elles sont plus malaisées à rencontrer que de l'or. M. Jules a un état, il est jeune, il travaillera, nous l'aiderons ; là n'est pas l'obstacle... Si donc il comprend bien ce qu'il fait et ce à quoi il s'engage, s'il sait l'inestimable prix d'une épouse vertueuse, je lui accorde la main d'Henriette ; et, me confiant en sa loyauté pour tenir ses promesses, j'ose lui répondre de notre affection paternelle, comme de son propre bonheur.

— Monsieur, dis-je alors avec autant de calme que m'en permettait une aussi émouvante situation, je ratifie toutes les paroles de mon oncle ; je comprends les vôtres, mon cœur ne les oublierai pas... Je vous parle ici, non point abusé par l'amour que je porte à Mlle Henriette, mais bien certainement soutenu, pressé par l'estime que j'ai pour ses vertus et par le spectacle que j'ai sous les yeux, du bonheur plein et vénérable où conduisent les principes que vous professez... Que Mlle Henriette et sa mère joignent leur assentiment au vôtre, et je jure ici que votre famille se sera accrue d'un fils qui ne trompera pas votre attente ! »

(A suivre.)

Grand Théâtre. — M. Bonarel a l'heureuse idée de nous redonner demain soir, dimanche, *M. Bourdin, profiteuse*, la pièce d'actualité si amusante, qui eut jeudi le plus grand succès. Qui veut rire ? Au Théâtre demain soir !

Kefol NEURALGIE MIGRAINE BOITE N° 180 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS